

Paul Mattick

**Le marxisme
hier, aujourd'hui
et demain**



SPARTACUS

« La révolution bolchevique a-t-elle été un échec ? »*

I

Je rejette l'idée que la révolution bolchevique ait eu des buts prolétariens. Le caractère prolétarien de la révolution russe est une pure apparence. Il est vrai que les travailleurs révolutionnaires ont lutté pour un vague idéal socialiste, mais dans toutes les révolutions bourgeoises où les travailleurs ont joué un rôle, de tels objectifs prolétariens ont toujours existé.

Les idées et mots d'ordre liés aux objectifs prolétariens, et même les luttes réelles ainsi que les formes spécifiques d'organisation d'un mouvement prolétarien indépendant ne permettent pourtant pas d'attribuer un caractère prolétarien à cette révolution. Certes, beaucoup de travailleurs ont cru que la révolution bolchevique déboucherait sur le socialisme, mais les illusions des travailleurs ne peuvent remplacer l'activité nécessaire pour atteindre des objectifs prolétariens. Le socialisme comme mot d'ordre et comme idéal convient tout à fait à une révolution par ailleurs bourgeoise. Les objectifs prolétariens comprennent avant tout l'abolition du prolétariat comme classe à travers l'abolition de tous les rapports de classe.

Or la révolution bolchevique aspirait au développement d'une industrie moderne et d'un prolétariat tout aussi moderne, ce que révèle le concept bolchevique de « socialisme » qui implique toujours travail salarié et production de capital, et renforce les rapports de classe à travers la division de la société entre dirigeants et dirigés. Que la révolution russe ait été avant tout une révolution paysanne, cela est indéniable ; que ces paysans aspirant à la terre et à la propriété n'aient eu aucun objectif prolétarien, cela est évident. Aussi longtemps que la révolution bolchevique trouva appui chez les paysans, et les soutint en retour, il ne fut pas question d'objectifs prolétariens. Pour cette raison, les bolcheviks considérèrent leur politique paysanne des débuts comme une inévitable concession à l'état d'arriération de la Russie. La collectivisation menée plus tard en agriculture illustre à quel point les bolcheviks étaient d'accord avec le socialisme occidental pour considérer

* La revue *Modern Quarterly* avait fait parvenir à divers théoriciens, sous le titre ci-dessus, une série de questions concernant la révolution russe : « I. La révolution bolchevique a-t-elle atteint ses objectifs ? II. Un Etat prolétarien peut-il se constituer sur la base du salariat géré par un Etat-Parti ? En quoi consiste l'abolition du capitalisme ? IV. La thèse de Lénine, selon laquelle le prolétariat à l'époque de l'impérialisme est le seul à pouvoir mener à bien une révolution qui assume les « tâches de la bourgeoisie », est-elle encore valable, si l'on pense à la politique suivie par Cardenas au Mexique, Kemal Pacha en Turquie, etc. ? V. Avec le recul, peut-on dire que la prise du pouvoir par les Bolcheviks a retardé la révolution prolétarienne mondiale ? » Cf. *Modern Quarterly*, 1938, n° 1. Ce texte est la réponse de P. Mattick. Le thème de la révolution bolchevique est également traité en détail dans « Le marxisme, hier, aujourd'hui et demain », « Le nouveau capitalisme et l'ancienne lutte de classes », et « Rosa Luxemburg : une rétrospective ». [N.d.T.]

que la distribution de la terre aux paysans n'avait rien de socialiste. Cependant, la collectivisation de l'agriculture et la transformation des paysans indépendants en travailleurs salariés n'a rien non plus à voir avec le socialisme ; c'est au contraire un vieux rêve de la bourgeoisie et il a peu de chances d'être réalisé sans changements radicaux et risqués de la structure socio-économique.

Jusqu'alors, la création d'une masse de travailleurs salariés était considérée comme une tâche du capitalisme ; en prenant cette tâche à leur compte, les bolcheviks jouèrent le rôle de la bourgeoisie. Il est vrai que dans la situation révolutionnaire de la Russie, il y avait aussi des forces qui combattaient ouvertement pour des objectifs prolétariens. Ils furent atteints, ici et là, avec l'expropriation des usines et l'abolition des autres formes de propriété par les soviets. Mais tout fut reperdu dès que l'Etat bolchevik se mit en place et substitua le pouvoir du parti à celui des soviets.

On pose souvent la question : comment est-il possible que le pouvoir conquis par les travailleurs au travers d'une révolution ait pu être reperdu sans contre-révolution ? On entend par là le retour des anciennes autorités, mais les actions contre-révolutionnaires ne sont pas le monopole de ces anciennes autorités ; de nouveaux maîtres peuvent les mener aussi bien, voire même mieux. Sous la direction des bolcheviks, les masses russes mirent en échec la contre-révolution qui s'opposait aux tendances capitalistes d'Etat de la révolution russe. La contre-révolution s'opposant aux objectifs prolétariens de cette même révolution triompha avec le succès du bolchevisme, qui transforma la propriété privée en propriété d'Etat, et perpétua l'exploitation des travailleurs sur le mode capitaliste d'Etat.

Ce n'est pas sans opposition ni lutte que les soviets furent réduits à l'état de simples instruments du pouvoir bolchevique s'exerçant sur l'ensemble de la société. Des groupes de travailleurs, en Europe occidentale comme en Russie, reconnurent assez vite le vrai visage de la révolution bolchevique. D'autres, révoltés contre le régime stalinien, pensent encore aujourd'hui que celui-ci n'est qu'une perversion du bolchevisme, et qu'à l'origine le léninisme avait de tout autres objectifs. Ce n'est pas vrai. La Russie d'aujourd'hui représente l'essentiel des aspirations des bolcheviks, ceux d'avant comme ceux d'après 1917. Les bolcheviks ont mené à bien une révolution bourgeoise que la bourgeoisie était incapable d'accomplir, comme l'affirme Lénine à plusieurs reprises. Cette révolution essentiellement bourgeoise dans ses tâches, a suscité en utilisant une terminologie marxiste, l'illusion que ses tendances socialistes étaient assez fortes pour altérer fondamentalement son caractère originel.

Pourtant, en réalité, les bolcheviks n'ont rien fait d'autre que de jouer bon gré, mal gré, le rôle de la bourgeoisie et ils sont ainsi devenus la nouvelle classe dirigeante et exploiteuse.

II

La dictature du parti n'est pas compatible avec la dictature du prolétariat. Le prolétariat dirige ou est dirigé. Le parti n'est qu'un petit groupe dans la société ; ce

n'est pas le prolétariat dans son ensemble ; il gouverne comme toute minorité et est l'expression des conditions d'exploitation. Du fait même des conditions qui le rendent nécessaire, il est obligé de gouverner selon ses intérêts propres — c'est-à-dire de reproduire continuellement les conditions de la dictature sur le prolétariat — jusqu'à ce que le prolétariat en finisse avec le pouvoir de toutes les minorités, et détruise les bases de l'exploitation : le travail salarié et l'Etat.

III

L'Etat représente toujours une forme de domination sur le prolétariat. Il est le sceau irréfutable de toute société d'exploitation. Un « socialisme » réalisé par l'Etat implique toujours la perpétuation des différences de classe, l'inégalité des revenus, les lois qui régissent l'argent et le marché, et d'autres formes modernes d'exploitation. Un « Etat prolétarien » est inconcevable : c'est une contradiction dans les termes. Il est néanmoins possible de concevoir l'accomplissement temporaire et directe de fonctions étatiques par le prolétariat armé, dans la révolution réelle, afin d'assurer le développement du socialisme, ou l'association de producteurs et consommateurs libres et égaux.

IV

La révolution bolchevique ne fut pas dirigée par le prolétariat, mais par les classes moyennes. La bourgeoisie de ce pays était très faible, et l'intelligentsia et toutes les forces « progressistes » luttant contre la réaction ne pouvaient attendre de l'aide ni de cette bourgeoisie locale ni des bourgeoisies déjà réactionnaires d'Europe occidentale.

La classe moyenne ne pouvait trouver une idéologie révolutionnaire utilisable que dans le mouvement ouvrier et de même l'intelligentsia ne pouvait espérer transformer la Russie en un Etat moderne qu'avec l'aide des travailleurs et en tenant compte des nécessités révolutionnaires de l'agriculture.

En Turquie et au Mexique, ce n'est pas non plus le prolétariat mais la classe moyenne qui dirige ; elle utilise le prolétariat pour atteindre ses propres buts. Des membres importants de la classe moyenne, qui ne peuvent plus assurer ou améliorer leur statut économique au sein du capitalisme traditionnel, essaient d'assurer leur existence de non-travailleurs par des moyens politiques, en s'élevant à des positions de direction, afin de continuer à participer à l'exploitation du travail — tout cela dans « l'intérêt des travailleurs », bien entendu.

L'Etat a toujours joué un grand rôle dans le développement du capitalisme. Ce rôle a crû en importance avec la relative stagnation de l'expansion capitaliste.

Toute une révolution était nécessaire si la Russie voulait atteindre par des voies politiques ce qui ne pouvait plus l'être par la guerre économique : la centralisation complète de tous les pouvoirs entre les mains d'un Etat dictatorial, prémisses indispensables au développement rapide d'une industrie moderne en Russie, cela afin d'éviter au pays de devenir une colonie d'une ou de plusieurs nations

impérialistes, et pour en finir avec la misère résultant de l'arriération du pays. La politique bolchevique, aspirant à un système capitaliste d'Etat, était ce qui convenait le mieux pour sauver la Russie d'une situation semi-coloniale, et pour l'élever au rang de puissance parmi les puissances mondiales. L'impérialisme s'oppose au développement des pays arriérés, et provoque ainsi des mouvements nationalistes modernes qui veulent en finir avec cette oppression.

Pour réussir à construire aujourd'hui un Etat moderne capable de garder son indépendance, il est inutile de reproduire le long processus d'expansion du capital privé ; il faut la concentration de toutes les ressources en capitaux, ce qui implique un assaut radical contre les intérêts liés à l'arriération économique. Afin d'être efficace, la lutte pour la libération nationale doit prendre des formes révolutionnaires. Cette nécessité détermine les grandes lignes de développement dans des pays comme la Turquie et le Mexique, ainsi que dans des pays qui essayent de redevenir une force impérialiste, comme l'Allemagne.

Les autres pays ne sont pas allés aussi loin que la Russie dans ce processus de concentration par des moyens politiques à cause de conditions intérieures et extérieures différentes. Il était par exemple plus facile pour la Russie que pour la Turquie ou le Mexique de défier les nations impérialistes. Cependant, le capitalisme d'Etat reste l'expression de la faiblesse économique des pays qui y ont recours, en même temps que de celle du capitalisme mondial qui perd le contrôle des pays arriérés, au moment où ce contrôle ne peut plus être assuré économiquement. La guerre économique ne suffit plus ; la guerre politique, le massacre brutal, deviennent le seul moyen de faire face à la stagnation économique qui étrangle le monde capitaliste.

Dans de telles conditions, le pouvoir de l'Etat grandit sans cesse. Les vrais maîtres de la société ne sont plus reconnaissables au porte-monnaie, mais à leur position dans l'appareil d'Etat.

Le capitalisme d'Etat russe est devenu un exemple pour d'autres nations, comme le montre l'apparition du fascisme et la montée des pouvoirs étatiques dans tous les pays. Cette tendance n'est pas l'expression d'un quelconque progrès, comme beaucoup de gens le croient. Elle ne correspond pas à un nouveau stade du capitalisme, mais est l'indice du déclin du monde capitaliste. La tendance à la bolchévisation et à la fascisation n'est que l'expression politique de la stagnation et du déclin du système capitaliste ; c'est la barbarie.

V

La propagande internationaliste des bolcheviks dans les premières années de la révolution est souvent avancée comme preuve du caractère prolétarien du bolchevisme. Mais cet internationalisme n'a jamais aspiré à autre chose qu'à renforcer la révolution bolchevique, qu'à aider le parti bolchevique à garder le pouvoir.

Aussitôt qu'ils eurent reconnu que le prolétariat était trop faible pour établir dans d'autres pays des systèmes capitalistes d'Etat favorables à la Russie, et que la bourgeoisie n'avait plus l'intention de se risquer à d'autres luttes ouvertes contre la Russie capitaliste d'Etat, c'est-à-dire vers 1920, les bolcheviks cessèrent de sou-

tenir les mouvements révolutionnaires dans les autres pays et se préparèrent à une coexistence pacifique avec les autres systèmes capitalistes. Pas plus que Staline aujourd'hui, ni Lénine ni Trotsky n'étaient intéressés à aider la révolution mondiale pour atteindre des objectifs prolétariens. Le déclin du mouvement révolutionnaire dans le monde et la consolidation actuelle du pouvoir du capital ont servi la Russie bolchevique.

Pourtant, on ne peut pas dire que la révolution bolchevique ait retardé la révolution mondiale. Si les efforts vers cette dernière ont échoué, cet échec fut largement indépendant de la politique bolchevique, ou de la politique de n'importe quel groupe minoritaire ; il a été dû essentiellement au pouvoir et à la vitalité encore énormes du capitalisme mondial. On ne peut blâmer les bolcheviks, si tant est que cela soit utile, que pour avoir empêché le prolétariat de tirer les leçons nécessaires de sa première grande défaite après la dernière guerre, et pour avoir détruit les premières tentatives de créer un vrai mouvement ouvrier révolutionnaire en accord avec les nécessités présentes.